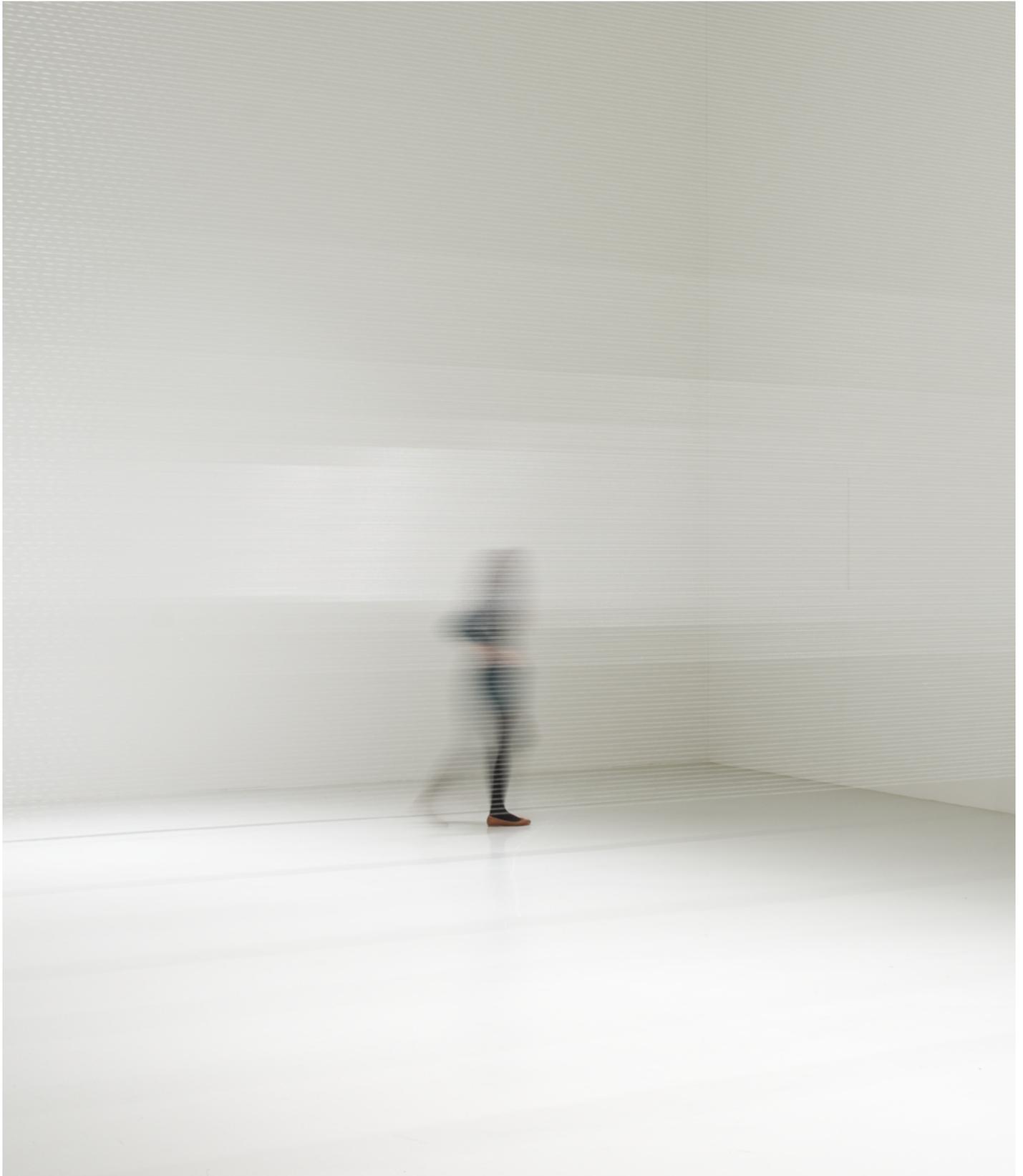


Frac
Franche-Comté

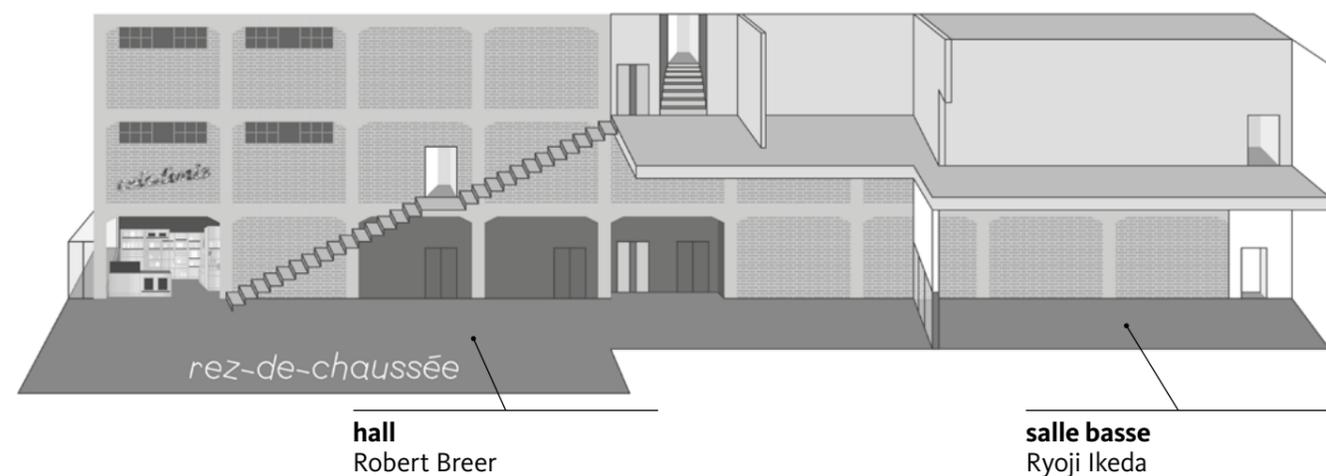
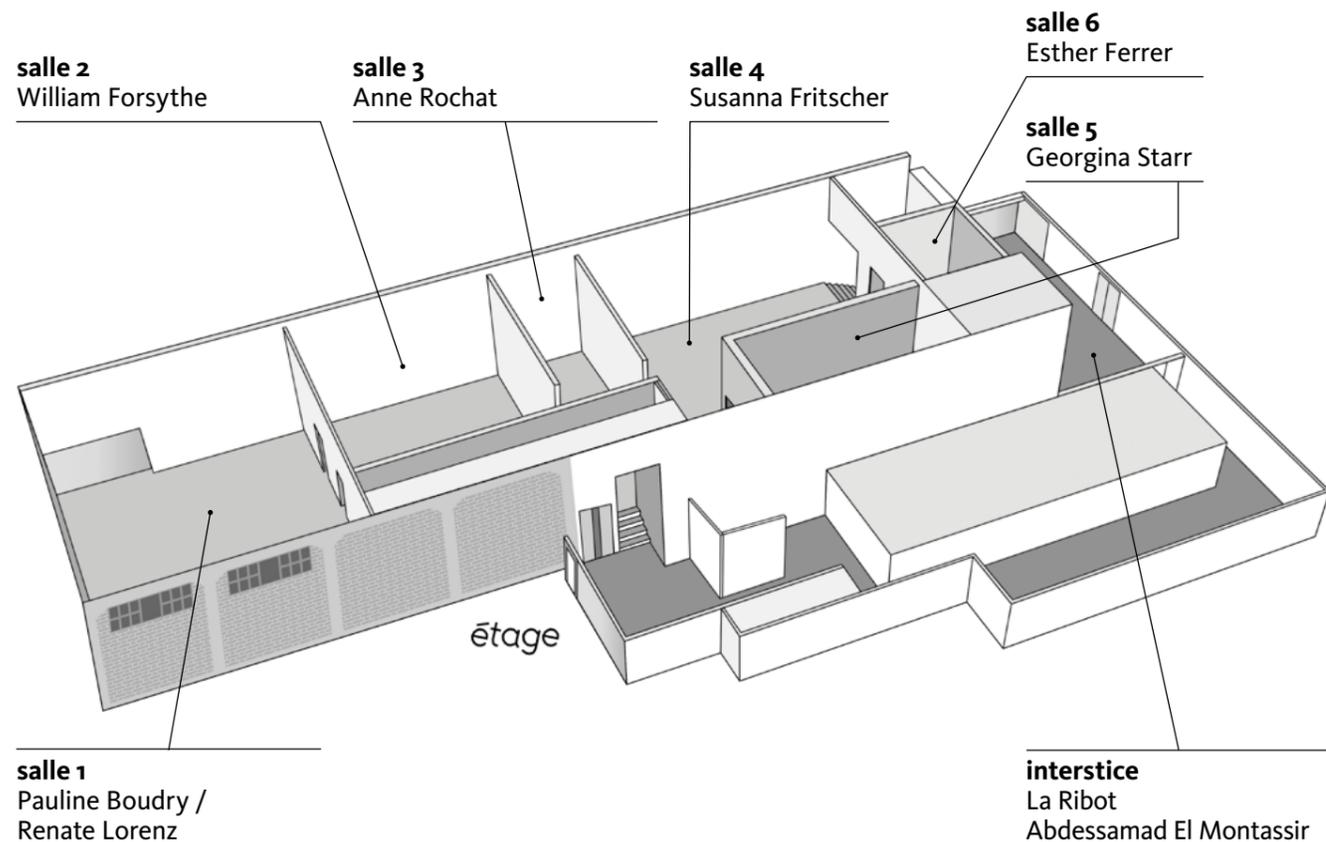
le livret

exposition
du 3 juin 2023
au 29 octobre 2023

Les Figures du Vide



plans de l'exposition



Édito

Esther Ferrer — William Forsythe — Susanna Fritscher
 Ryoji Ikeda — La Ribot — Pauline Boudry / Renate Lorenz
 Anne Rochat — Georgina Starr — Robert Breer
 Abdessamad El Montassir

À l'occasion du dixième anniversaire de l'installation du Frac à la Cité des arts, conçue par Kengo Kuma, et du 40^e anniversaire des Frac, l'exposition est consacrée à des œuvres de la collection acquises depuis 2013.

Il y a maintenant dix ans, le Frac s'installait à la Cité des Arts, un nouveau bâtiment conçu par Kengo Kuma en plein cœur de Besançon. Depuis, pas moins de 70 expositions y furent présentées avec les œuvres de plus de 540 artistes. Plusieurs centaines d'œuvres qui sont venues peupler les espaces d'exposition, investir leurs volumes, laissant de leur passage éphémère un souvenir plus ou moins fidèle chez ceux qui les ont rencontrées, contemplées, et parfois activées.

Depuis 2006, la collection du Frac Franche-Comté s'est structurée autour de la question du Temps et de ses corollaires (durée, mouvement, espace, entropie, mémoire...). Elle s'est ouverte, de façon progressive et logique, à des œuvres sonores, performatives, immatérielles, ou encore à d'autres résolument transdisciplinaires, tant sont nombreux les artistes qui aujourd'hui s'inspirent ou s'emparent d'autres territoires artistiques qui ont en partage l'exploration de la dimension temporelle, tant sont nombreux également les créateurs issus de ces autres domaines, et qui choisissent de s'aventurer dans le champ des arts plastiques.

L'exposition présentée aujourd'hui propose de revisiter cette histoire au travers d'œuvres de la collection déjà montrées au cours de ces dix dernières années. Elle est enrichie de nouvelles pièces, inédites en ce lieu, car récemment acquises.

Parmi les premières figurent les œuvres de Pauline Boudry / Renate Lorenz, Robert Breer, Susanna Fritscher, Ryoji Ikeda, Georgina Starr, Esther Ferrer, et parmi les secondes, les installations de William Forsythe et La Ribot, ainsi que les vidéos d'Anne Rochat et Abdessamad El Montassir.

Toutes abordent la question du corps, qu'il soit physique ou social : les corps solitaires du *Float* de Robert Breer, à la dimension anthropomorphique, glissant lentement dans l'espace, ou de la fragile danseuse de Georgina Starr suspendue dans les airs ; les corps solidaires des silhouettes gémellaires d'Esther Ferrer, ceux d'Anne Rochat et de son frère partageant leur oxygène au fond d'un lac, ou bien encore ceux des musiciennes et performeuses queer scénographiées par Boudry / Lorenz, cherchant l'harmonie et faisant écho à d'autres corps, ceux des invisibles, des oubliés et des minorités auxquels s'intéressent La Ribot et Abdessamad El Montassir. Mais aussi ceux des visiteurs invités à éprouver physiquement les installations de William Forsythe et de Susanna Fritscher, ou à s'immerger dans celle de Ryoji Ikeda pour expérimenter les limites de la perception visuelle et sonore. Ceux enfin des œuvres elles-mêmes, qui toutes s'inscrivent dans l'espace vacant des salles d'exposition pour le faire vivre un temps, comme autant de figures du vide.

Sylvie Zavatta, directrice du Frac et commissaire de l'exposition

Robert Breer *Float*

1970-2000

Résine peinte sur support
métallique motorisé

Collection Frac Franche-Comté
Acquisition 2007

Dans les années 50, parallèlement à sa peinture, Robert Breer réalise des films d'animation et des objets cinétiques qui empruntent aux jouets optiques précurseurs du cinéma – flip-books, thaumatropes et mutoscopes. En 1955 à la galerie Denise René, ses œuvres figurent dans l'exposition intitulée *Le Mouvement* aux côtés de celles de Vasarely, Jean Tinguely ou Pol Bury, tenants de l'art cinétique dont il est proche.

Installé à Paris depuis 1949, Robert Breer retourne dix ans plus tard aux États-Unis où il jouit d'une reconnaissance dans le milieu du cinéma expérimental. Ses films sont présentés par Amos Vogel et Jonas Mekas, avec ceux de Kenneth Anger et Peter Kubelka notamment. Mais il participe surtout à l'Underground new-yorkais aux côtés de Marcel Duchamp, John Cage, Roy Lichtenstein ou Andy Warhol. Proche de Claes Oldenburg, il collabore à des « events » Fluxus.

À partir de 1965, Breer inaugure une série de sculptures mobiles qu'il baptise *Tanks*, *Rugs* ou encore *Floats*. L'œuvre présentée au sein des *Figures du Vide* participe de ce dernier ensemble, qu'il développera jusque dans les années 2000, et plus précisément d'une série conçue en 1970 pour le Pavillon américain de l'exposition universelle d'Osaka au Japon, composée de sept sculptures monumentales. Réalisées en fibre de verre, ces volumes blancs, sont dotés de petites roues invisibles qui les font paraître comme en apesanteur, et d'un système leur permettant de se mouvoir et de changer de direction au contact d'un obstacle.

Avec les *Float*, Robert Breer brouille avec humour les catégories en mélangeant deux mouvements artistiques a priori antinomiques : l'art minimal dont il ne retient que l'apparence et l'art cinétique dont il ne retient que le mouvement.

Ainsi pourrait-on dire qu'il répond de façon facétieuse à Dalí qui disait : « Le moins que l'on puisse demander à une sculpture, c'est qu'elle ne bouge pas ». Mais cette œuvre est aussi l'occasion d'une expérience étrange pour ceux qui croisent sa trajectoire aléatoire. Dans l'immense hall du Frac, se déplaçant de façon imperceptible, *Le Float* dessine une étrange chorégraphie. Imposant, à première vue figé, il finit par infuser les lieux d'une présence singulière, nous surprenant soudain là où on ne l'attendait pas. On dirait que la sculpture prend vie pour habiter l'espace, pour peupler le vide. Mais ce n'est pas seulement le mécanisme qui la fait bouger qui suscite cette impression, c'est aussi son apparence anthropomorphique et l'imaginaire dont elle est le véhicule.

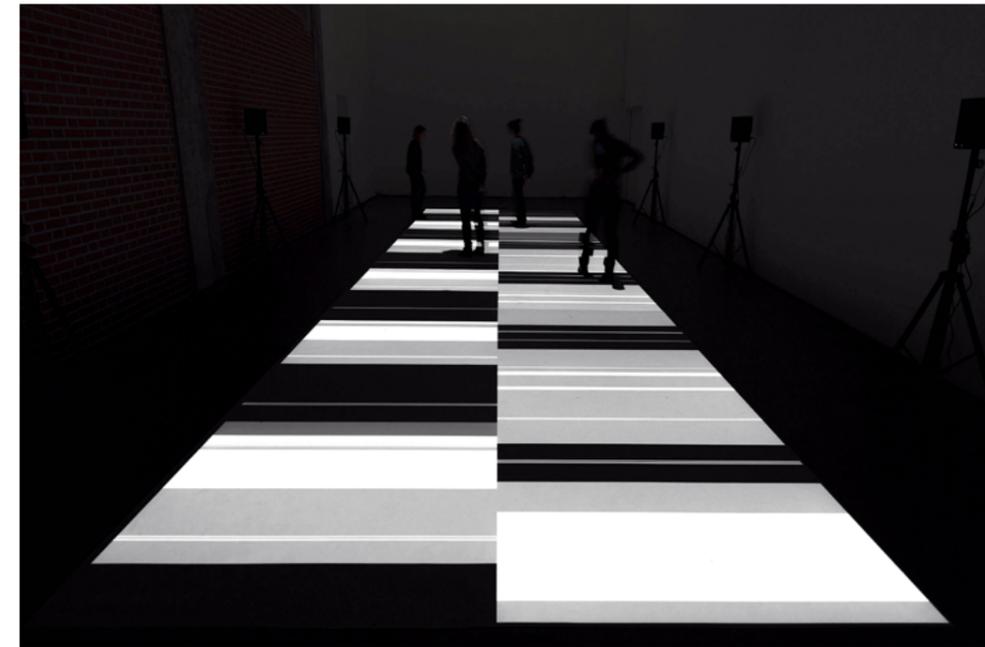


Robert Breer, *Float*, 1970-2000. Collection Frac Franche-Comté © Robert Breer. Photo: Blaise Adilon.

Ryoji Ikeda *test pattern [n°4]*

2013

Environnement sonore et visuel
Collection Frac Franche-Comté
Acquisition 2013



Ryoji Ikeda, *test pattern [n°4]*, 2013. Collection Frac Franche-Comté © Ryoji Ikeda. Photo: Blaise Adilon.

Par son esthétique et ses proportions singulières, l'une des salles d'exposition du Frac peut faire songer à une nef. Étroite (6 m de large par 17 m de long) mais dotée d'une hauteur impressionnante (plus de 8 m), elle est propice à la création d'œuvres in situ engageant un dialogue avec l'espace et le corps du visiteur. Pour l'inauguration de son nouveau bâtiment en 2013, le Frac y a invité Ryoji Ikeda dont le travail entrait parfaitement en résonance avec la collection, comme avec l'architecture de Kengo Kuma dotée d'une façade rythmée par une trame « pixellisée ».

Dix ans après, cette pièce est à nouveau montrée dans le cadre des *Figures du Vide*. Reconnu dans le milieu de la musique électronique au niveau international depuis les années 1990, Ryoji Ikeda construit une œuvre dans les disciplines conjointes de la musique et des arts visuels.

Il a notamment créé une série d'installations sous le titre générique de *test pattern* à partir d'un programme informatique qui convertit en temps réel des signaux sonores, textuels ou visuels, en images vidéoprojetées sous forme de codes- barres ou de données informatiques binaires constituées de 0 et de 1¹. Infrabasses, ondes sonores pures et séquences quasi-bruitistes

sont les ingrédients des compositions épurées de l'artiste, converties en direct en images vidéo qui visent à explorer les limites de la perception.

Test pattern [n°4] a été créée pour le Frac Franche-Comté². Accompagnée d'un dispositif sonore, l'installation se compose d'images en noir et blanc projetées au sol sur une surface de 12 m x 3 m, à une vitesse de défilement si extrême — des centaines de compositions par seconde — qu'il en résulte un effet quasi stroboscopique. Comme l'ensemble des installations de l'artiste, elle invite à une expérience sensorielle unique dans un environnement où le visiteur est convié à s'immerger.

Test pattern [n°4] participe de la série *datamatics*, ensemble d'installations et de concerts explorant la possibilité de percevoir les données informatiques qui envahissent en permanence notre quotidien. Les bases de données sont donc à la fois le sujet des recherches de Ryoji Ikeda, et son matériau de création. L'artiste cherche à capter ces informations par nature invisibles, pour nous les restituer à travers une expérience esthétique puissante et fascinante.

1. « Test pattern » est aussi le nom donné aux mires qui permettent de tester les images des téléviseurs.

2. Depuis 2008, l'artiste développe le projet *test pattern* sous plusieurs formes : CD, concerts audiovisuels. Le Frac possède la quatrième version de l'installation *test pattern*, après notamment une version monumentale présentée à Park Avenue Armory à New York en mai 2011.

Aller
plus loin



Pauline Boudry / Renate Lorenz To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation

Aller
plus loin

2013

Installation : écran, projection vidéo couleur et son

Durée : 18 min

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2014



Pauline Boudry / Renate Lorenz, *To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation*, 2013.
Collection Frac Franche-Comté © Boudry & Lorenz

Vidéastes et plasticiennes suisse et allemande, Pauline Boudry et Renate Lorenz vivent et travaillent ensemble depuis 2007 à Berlin. Qualifiée d'« archéologie queer » par le théoricien et activiste Mathias Danbolt, leur pratique consiste à exhumer des objets du passé (des figures, des événements, des documents, des archives, des photographies, etc.) et à leur donner une forme contemporaine par le biais de performances filmées pensées pour la caméra, elles-mêmes prises dans un dispositif scénographique ou une installation.

Ces éléments extraits du passé forment des contre-récits militants, queer, féministes, que l'histoire de l'art et des idées, occidentale et dominante, a occultés. Mis en lumière, ils participent à l'écriture de généalogies non linéaires et plurielles des minorités sexuelles, de genre et de race dans lesquelles celles et ceux concerné-e-s peuvent se reconnaître »¹.

Leur œuvre *To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation* réactive une pièce éponyme de Pauline Oliveros (1932-2016), compositrice américaine proche des mouvements féministes, qui participa au développement de la musique minimaliste et électronique.

Avec cette composition datant de 1971, Pauline Oliveros entend rendre un double hommage musical : à Valerie Solanas, auteure du manifeste anarcho-féministe *SCUM*, tombée dans la folie et

la prostitution après avoir tenté d'assassiner Andy Warhol, et à l'actrice Marilyn Monroe, dont la fin tragique est mieux connue. Après avoir lu le manifeste de Solanas, Pauline Oliveros s'interroge sur la manière dont la société peut offrir une meilleure répartition des droits, et sur des solutions à ce problème dans le contexte de la musique. Sa réponse est une pièce musicale fondée sur la pratique, l'improvisation, l'ajustement, la négociation : les musiciens choisissent librement cinq tons et les maintiennent pendant la première moitié de la partition, puis se mettent à imiter les tons et modulations improvisés par les autres. L'objectif de la compositrice est d'accéder à un moment d'équilibre et d'équité, où toute hiérarchie est abolie, où aucun des musiciens ne peut dominer les autres.

L'installation de Boudry / Lorenz consiste en la mise en espace d'un film où six artistes underground aux identités de genre non-binaires interprètent la partition d'Oliveros dédiée à deux femmes que la domination masculine et machiste a fini par détruire. Ces six artistes évoluent séparément au sein d'un bâtiment pour se retrouver au terme de leur propre trajectoire dans une seule et même salle. Il en résulte un film à l'esthétique à la fois queer et baroque qui est autant à regarder qu'à écouter, où chaque protagoniste préserve sa singularité tout en visant à atteindre l'unisson.

1. Manon Burg, <https://awarewomenartists.com/artiste/pauline-boudry-renate-lorenz>

William Forsythe The Fact of Matter

2009

Installation : anneaux
de polycarbonate et ceintures
en polyester sur grille

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2022

De renommée internationale, le chorégraphe William Forsythe (né en 1949) est reconnu pour avoir renouvelé l'art du ballet et pour son approche innovante de la chorégraphie et de son analyse. Il développe depuis les années 1990, en parallèle à ses propositions scéniques, des installations baptisées « Choregraphic Objects » qui brouillent les frontières entre danse et art contemporain.

Ces installations adaptées au site où elles sont présentées sont conçues pour stimuler le mouvement des visiteurs. Elles ne constituent pas, pour le chorégraphe, un prolongement de son travail scénique dans la mesure où aucune expérience de la danse n'est nécessaire mais des « instruments de découverte [qui] aident [le public] à prendre conscience de réalités physiques auxquelles [il n'avait] probablement jamais prêté attention. [...] Il faut en faire l'expérience, à travers un engagement physique avec eux »¹.

The Fact of Matter, présentée dans l'exposition, participe de cette série, réalisée avec des matériaux ou objets simples et conçue pour générer des actions de la part des visiteurs, les incitant à explorer les principes fondamentaux de la chorégraphie au sein d'une œuvre immersive. Comme *Doing and Undergoing* présentée précédemment par le Frac dans *Dancing Machines* (2020), elle induit un réel effort physique, et comme *Nowhere and everywhere at the same time, n°3*, qui fut de son côté présentée dans *Danser sur un Volcan* (2021), elle requiert du visiteur qu'il trouve l'équilibre.

L'œuvre est composée de plusieurs dizaines d'anneaux de gymnastique accrochés au plafond à différentes hauteurs. Selon le protocole défini par l'artiste, les visiteurs doivent traverser l'espace en utilisant uniquement ces anneaux. Au cours de leur effort, ils prennent conscience de leur propre corps au sein d'une expérience où il s'agit de réévaluer « [sa] masse, [sa] force, et [sa] capacité de coordination en tant que système unifié »².

Ainsi, suspendus dans le vide, les visiteurs éprouvent-ils leurs aptitudes physiques et leurs limites. Pour autant, chacun apprend de l'observation de ceux qui l'ont précédé dans leur tentative de progression dans les airs, et dont il a pu constater la réussite ou l'échec.

1. <https://www.numero.com/fr/art/william-forsythe-interview-objets-choregraphiques-l-art-du-mouvement>
2. Site de l'artiste : <https://www.williamforsythe.com/installations.html>



William Forsythe, *The Fact of Matter*, 2009. Collection Frac Franche-Comté
© William Forsythe. Photo: D.R

Aller
plus loin

Anne Rochat *SpO2*

2022

Projection vidéo couleur et son

Durée : 47 min 47

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2022

Aller
plus loin

RENDEZ-VOUS

Performance en direct
d'Anne Rochat, *SpO2*
samedi 16 septembre
de 20h à 22h
entre le Doubs
et le Frac

Anne Rochat, *SpO2*, 2022. Collection Frac Franche-Comté © Anne Rochat.

Anne Rochat est une artiste qui s'exprime avant tout par la performance, mettant son propre corps en jeu. « Un corps signifiant des identités plurielles, en lutte perpétuelle avec toute idée d'ancrage définitif et d'immobilisme. Un corps en mouvement soumis à des épreuves le mettant face à ses limites et à ses résistances. Mais un corps révélant également ses forces. [...] Qu'elle arrache la moquette du musée Jenisch à Vevey avec ses dents, qu'elle parcourt en plein soleil le désert aride d'Uyuni en Bolivie, [...] Anne Rochat fait preuve dans chacune de ses performances – ou épreuve – d'un engagement total et radical où l'esprit prend le dessus sur la souffrance ou la douleur ».

La vidéo *SpO2* est la captation d'une performance éponyme au cours de laquelle Anne et Jean Rochat (son frère jumeau) sont immergés dans l'eau. Ils y demeurent deux heures durant tout en partageant en alternance leur oxygène, diffusé par un seul et même tuyau. Celui-ci est alimenté à l'autre extrémité par des personnes qui se relaient sur la rive pour actionner des pompes à vélo via un compresseur réalisé avec des matériaux

¹ Site de l'artiste, <https://www.annerochat.com/about>

de récupération. Le fonctionnement est simple voire précaire. Il peut sembler aléatoire mais il n'en demeure pas moins vital. Tandis qu'une caméra capte la scène aquatique, des micros enregistrent le son lequel est arrangé par deux musiciens avant d'être diffusé à nouveau dans l'eau. Bien que la vidéo n'en rende pas compte, le son comme l'image sont diffusés pour le public qui assiste à la performance sans la voir directement. Soumis à cette épreuve, les deux protagonistes éprouvent leur endurance aussi bien physique que psychique.

À bien des égards, le travail d'Anne Rochat peut faire songer à celui d'Esther Ferrer : outre l'aspect performatif et l'utilisation de son propre corps, on y trouve en effet une même prédilection pour la répétition du geste, la notion d'endurance et de dépassement des limites physiques. Et ici, sa vidéo, saisie au fond d'une étendue d'eau, répond plus particulièrement à *Perfiles – version B*, avec sa double silhouette baignant dans une forme ondulatoire. Dans les deux cas, ces œuvres évoquent la vie intra-utérine des artistes et le partage solidaire d'un espace, fut-il restreint, avec leur alter ego.

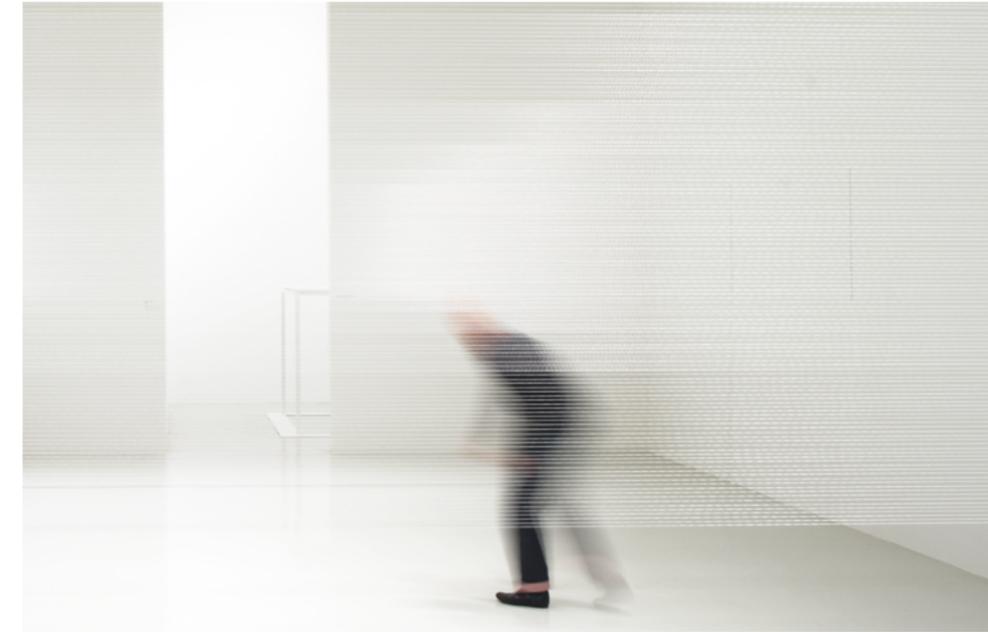
Susanna Fritscher *Capture / The Eyes*

2014

Installation : fils tendus entre des armatures
métalliques fixées aux murs

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2015

Aller
plus loinSusanna Fritscher, *Capture / The Eyes*, 2014. Collection Frac Franche-Comté, Vue de l'exposition Susanna Fritscher, *Promenade Blanche / Weisse Reise* au Frac Franche-Comté, 2014 © Susanna Fritscher. Photo: Blaise Adilon

Connue pour ses interventions subtiles et aériennes qui, jouant de la transparence et de la lumière, s'inscrivent dans l'architecture et dialoguent avec elle, Susanna Fritscher, artiste autrichienne installée en France, a sublimé les espaces du Frac en 2014, lors de son exposition intitulée *Promenade blanche / Weisse Reise* avant de continuer à « réinventer(r) notre relation au réel, à ce qui nous entoure »¹ dans les espaces des *Mondes Flottants* de la Biennale de Lyon, du Musée d'arts de Nantes ou encore du Louvre Abu Dhabi. Au sein de son exposition à Besançon figurait l'œuvre *Capture / The Eyes* acquise dans un second temps par le Frac et présentée aujourd'hui dans *Les Figures du Vide*.

« Les matériaux que j'utilise – plastiques, films, filets fins ou filaments – sont, écrit l'artiste, suffisamment légers pour flotter dans l'air, de sorte qu'ils semblent ne faire qu'un avec le volume d'air qu'ils occupent. Ils jouent avec et dans l'espace, subvertissent et inversent notre perception de la matérialité : l'air acquiert une texture, un éclat, une qualité, [...] une réalité palpable, presque visible [...] »

Capture / The Eyes est à la fois une installation spectaculaire et spectrale. Elle est réalisée avec des fils blancs (des multi-fila-

ments en polyester d'à peine un dixième de millimètre), que l'artiste a tendus, à hauteur du regard, d'un mur à l'autre pour réaliser des pans horizontaux se succédant dans l'espace.

À peine visibles, ces fils accrochent la lumière tout autant qu'ils troublent le regard. Et évoluer dans cette œuvre immersive composée de barrages visuels volatiles ne se fait pas sans d'incessantes accommodations. Notre progression est en effet maintes fois ralentie par les fragiles « barrières » de fils qui composent la pièce, et par une sensation étrange de brouillage alors que nous faisons face à une sorte de sfumato en suspension et que murs et sol semblent avoir perdu leur consistance. Pourtant, ce n'est pas de disparition ou d'effacement des contours matériels qu'il est question ici, même si la blancheur et l'évanescence qui dominent cette proposition peuvent le suggérer, mais à l'inverse, d'apparition voire de révélation du vide. Nous donner à voir des apparitions dans un environnement flottant à force d'en avoir gommé les contours, nous baigner dans un monde désormais indéfini, à la faveur de propositions d'une subtilité infinie, tel est le défi que relève depuis plus de vingt ans Susanna Fritscher.

¹ Emma Lavigne, texte de présentation de l'exposition *Frémissements*, Centre Pompidou-Metz, 20 mars-14 septembre 2020.

Georgina Starr *The Dancer*

Aller
plus loin

2015
Installation : papier, fil,
socle avec miroir, éclairage
Collection Frac Franche-Comté
Acquisition 2017

Appartenant à une génération d'artistes ayant rompu avec un art qui se voulait résolument auto-réflexif et anti-narratif, Georgina Starr est l'une des représentantes du groupe des Young British Artists, apparu sur la scène artistique anglaise à la fin des années 80, composé d'artistes qui avaient choisi de se tourner vers une représentation du quotidien avec des œuvres parfois provocantes qui exploraient aussi bien leur histoire personnelle que le rôle de l'artiste dans la société. Elle fait également partie d'une génération qui, ayant grandi dans les années 70 avec les mass media, a été marquée par la télévision, les films, les magazines, le glamour de la culture populaire, ses icônes de la mode et de la musique pop... toutes choses qui ne cessent de nourrir son imaginaire.

En 2017, le Frac Franche-Comté lui a consacré une exposition monographique intitulée *Hello. Come here. I want you.* qui se présentait comme une vaste installation à l'esthétique baroque. Elle nous invitait à pénétrer dans un monde composite ponctué de vidéos, de dessins, de photos, de dispositifs scéniques, de textes et poèmes, de sons, de performances et plus globalement de récits. Dans l'univers étrange de cette artiste qui par certains aspects fait songer à ceux de Pipilotti Rist (pour sa représentation jubilatoire et ironique de la féminité) ou de Matthew Barney (pour son esthétique science-fiction « déjantée » et ses propres travestissements), les souvenirs d'enfance ou d'adolescence – avec leur cohorte de petites joies, de mièvreries mais aussi de traumatismes réels ou construits a posteriori – se mêlent au vécu supposé véridique mais toujours transfiguré d'un être devenu adulte, artiste et femme.

Parmi les nombreuses œuvres présentées dans cette exposition figurait *The Dancer*, qui allait intégrer la collections en 2017. Cette œuvre s'inscrit dans le prolongement de *Static Steps*, une vidéo rassemblant de courtes séquences de danse réalisées par de petites figures en papier que Georgina Starr a au préalable chargées en électricité statique.

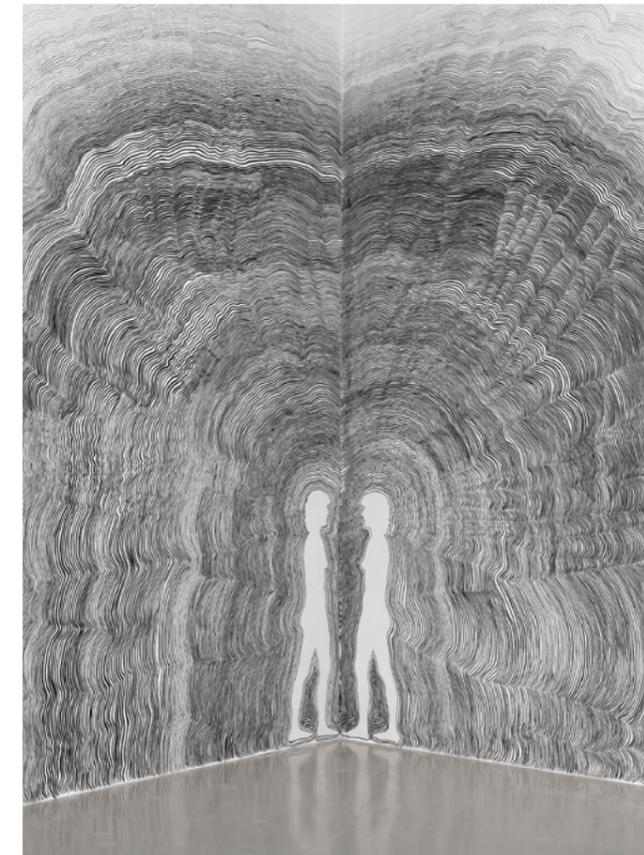
Dans une esthétique très proche, *The Dancer* est une installation qui met en scène une fragile figurine de papier suspendue par un fil invisible dans un vide qui semble abyssal au regard de sa taille. Elle flotte au-dessus d'un large miroir circulaire et tremble ou s'agite faiblement dans une chorégraphie aléatoire au passage des visiteurs. Faisant songer à la Faustine de Raymond Roussel dans *Locus Solus*, cet être solitaire est éclairé par un spot qui tel un astre lumineux projette son ombre, son double évanescence, sur le mur. Ainsi cette œuvre qui peut évoquer le spectacle populaire et désuet des lanternes magiques si fascinant pour les enfants nous entraîne avec poésie et légèreté vers une méditation métaphysique.



Georgina Starr, *The Dancer*, 2015. Collection Frac Franche-Comté © Adagp, 2023.
Photo: Blaise Adilon

Esther Ferrer *Perfiles - version B*

2015 / 2023
Installation : encre sur mur
Collection Frac Franche-Comté
Acquisition 2015



Esther Ferrer, *Perfiles - version B*, 2015 / 2023. Collection Frac Franche-Comté,
vue de l'exposition *La Répétition* au Frac Franche-Comté, 2015
© Adagp, Paris 2023. Photo: Blaise Adilon.

La radicalité est le maître mot de l'œuvre d'Esther Ferrer, artiste qui fit partie du groupe espagnol ZAJ de 1967 à 1997. Ce groupe, né sous la dictature franquiste, avait comme médiums de prédilection la performance et la musique expérimentale. Profondément marqués par John Cage et Marcel Duchamp, les membres de ZAJ s'inscrivent dans la mouvance de Fluxus et prônent « un art sans compromis, brut, pour ne pas dire brutal, parfois violent et aussi éminemment engagé. Sans se donner cet objectif, elle pratique pourtant dès ses débuts un art social et politique. Car avant d'être une artiste, elle est une féministe, une anarchiste, une citoyenne engagée ».¹

La performance demeure l'un des modes d'expression privilégiés d'Esther Ferrer qui réalise par ailleurs des installations, des vidéos, des maquettes et des objets sans oublier les photographies qu'elle retravaille. Si l'on devait décrire en quelques mots l'œuvre d'Esther Ferrer on retiendrait les termes d'économie formelle, d'énergie mais aussi de dérision et d'humour.

« Mon travail est fondé sur un minimalisme très particulier, dit-elle, basé sur la rigueur de l'absurde ». On ajoutera que la question du corps et de ses limites y est prépondérante et que la répétition est l'un des procédés auxquels recourt Esther Ferrer pour les expérimenter, notamment dans la pièce intitulée *Perfiles* présentée ici après l'avoir déjà été au Frac, en 2015, au sein de l'exposition *La Répétition*.

Déclinées sous différentes formes, les œuvres de la série *Perfiles* sont des dessins muraux réalisés à l'encre de chine. Ici, le contour de la double silhouette de l'artiste est reproduit dans un angle de la salle, puis le contour de ce contour et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dessin envahisse la quasi-totalité du mur. Ces contours s'éclaircissent progressivement au cours de leur propagation.

La forme initiale se déformant et finissant par s'évanouir, cette œuvre est en quelque sorte un double « autoportrait dans le temps »², faisant songer en ce sens au travail d'Opalka. Comme la plupart des œuvres d'Esther Ferrer, celle-ci possède un aspect performatif affirmé, même si l'artiste souligne que lors de la réalisation de cette « performance-installation », le public peut être ou ne pas être présent.³

Avec la série *Perfiles*, Esther Ferrer matérialise une vision qu'elle a eue enfant : « En cours de biologie, relate Marion Daniel qui rapporte les propos de l'artiste, on lui parle d'ondes émises par le corps. Elle s'imagine entourée de lignes contournant sa silhouette, s'agrandissant à mesure qu'elles s'éloignent d'elle ».⁴

Au sein des *Figures du Vide*, *Perfiles - version B* propose deux silhouettes en creux, deux silhouettes solidaires qui viennent dialoguer avec la performance d'Anne Rochat partageant son oxygène au fond de l'eau avec son frère jumeau, deux silhouettes également gémellaires (on notera qu'Esther Ferrer a elle aussi une sœur jumelle) enveloppées dans un cocon qui se dilate comme le fait l'univers. Ce sont deux corps qui se déploient dans l'espace avant de disparaître.

Aller
plus loin

1. Dossier de presse de « Face B. Image/Autoportrait », exposition d'Esther Ferrer du 15 février au 13 juillet 2014 – MAC/VAL – Musée d'art contemporain du Val-de-Marne.
2. « Autoportrait dans le temps » est le titre qu'a donné Esther Ferrer à une série de photographies commencée en 1981.
3. Entretien entre Esther Ferrer et Sylvette Babin, Revue *Esse*, été 2000.
4. Marion Daniel, « Réelle et différée ».
<http://marion-daniel.blogspot.fr/2014/07/reelle-et-differee-texte-publie-dans-le.html>

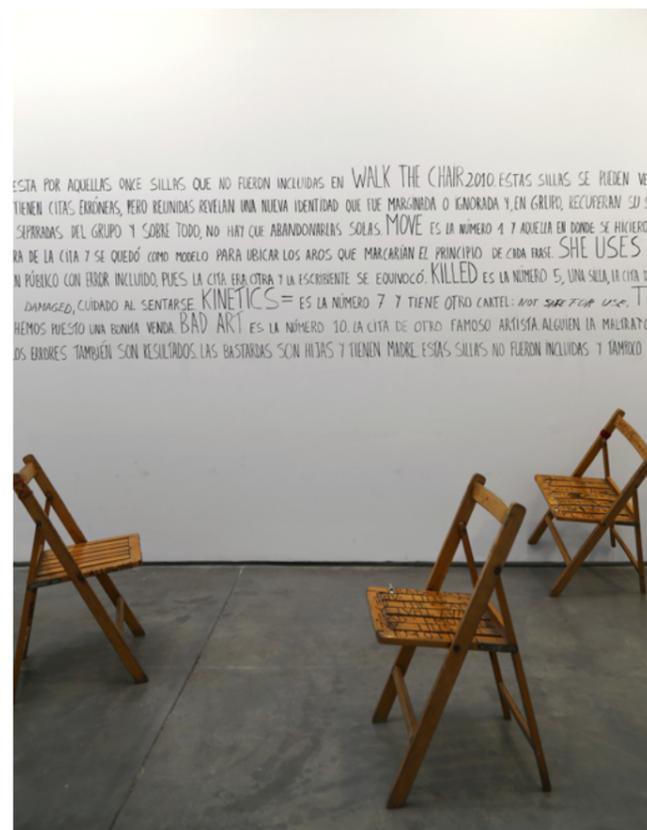
La Ribot Walk the Bastards

2017

Installation : 11 chaises pliantes
manufacturées, usées, pyrogravées
et modifiées, encre sur mur

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2022

La Ribot, *Walk the Bastards*, 2017. Collection Frac Franche-Comté © La Ribot. Photo: D.R

Aller
plus loin

Figure majeure d'une danse plasticienne, La Ribot n'a eu de cesse de s'éloigner des conventions du spectacle vivant et d'investir la scène de l'art contemporain via des propositions relevant de la performance et de l'installation. Ainsi, comme l'indique Anna Adelle, « Quelques années avant que Tino Sehgal n'invente ses *situations* pour musées et galeries confrontant le public à des chorégraphies inattendues [...] qu'il ne permettait pas d'enregistrer (pour lesquelles le collectionneur ne peut acheter que des gestes éphémères), La Ribot avait déjà vendu à des particuliers ses *Distinguished Pieces* (actions corporelles, ne durant que quelques minutes) ». ¹ Parmi ses installations composées d'« objets chorégraphiques » nécessitant d'être activés par le public, à l'instar de celles de Forsythe, figure *Walk the Bastards* présentée dans *Les Figures du Vide*.

Cette œuvre découle directement d'une première installation, *Walk the Chair* (2010), dont l'édition appartenant au Centre Pompidou avait été présentée au Frac en 2020 dans le cadre de l'exposition *Dancing Machines*. Cinquante chaises en bois, pliantes, manufacturées, usagées et récupérées par l'artiste – qui y avait pyrogravé des citations d'écrivains, de philosophes, de chorégraphes, d'artistes, relatives à la danse et au mouvement – composaient cette installation que le public était invité à manipuler pour lire les textes dans un mouvement relevant d'une chorégraphie spontanée. *Walk the Bastards* (2017) fonctionne semblablement mais rassemble de son côté les 11 chaises qui furent écartées lors de la réalisation de *Walk the Chair*, parce qu'imparfaites ou « hors normes ».

Ces chaises, précise La Ribot dans le texte présenté au mur qui décrit chacune d'entre elles ainsi que leurs « vices de forme », « peuvent être considérées comme défectueuses ou sans intérêt, certaines sont bancales, d'autres servirent de modèle ou durent être réparées [...] : *MOVE* est la numéro 1 et celle sur laquelle furent faits les premiers essais de pointe, de typographie et du corps des lettres. *SHE USES* est la numéro 2. Une erreur fut faite lors de l'écriture de la citation et elle servit de modèle pour placer les anneaux métalliques qui marquent le début des phrases. *SHE USES*, doublon, est la numéro 3 et a été la deuxième tentative ratée d'écrire la citation correctement. Elle a perdu une latte. *DREAM* est la numéro 4, un cauchemar public qui inclut une erreur car la citation est erronée puisque la scribe se trompa en l'écrivant. [...] cependant, réunies, elles acquièrent une nouvelle identité qui fut marginalisée ou ignorée et, en groupe, elles recouvrent leur sens évocateur de vie. Elles peuvent être lues, elles peuvent être manipulées, on peut également s'asseoir dessus et observer la vie, cependant elles ne doivent en aucun cas être séparées de leur groupe et être laissées à l'abandon, seules. »

En ce sens, *Walk The Bastards* possède une dimension affective bien plus prononcée que *Walk the Chair*. Si dans les deux cas les chaises sont la métaphore de corps qui peuplent l'espace, celles de *Walk the Bastards* renvoient irrémédiablement au corps social, celui des personnes en situation de handicap bien entendu, avec lesquelles La Ribot a déjà travaillé, mais plus généralement celui des surnuméraires, des laissés-pour-compte, et de tous ceux que notre société ne veut pas voir.

1. Anna Adelle, <http://lebastart.com/en/2018/01/la-ribot-keep-moving-change-position>

Abdessamad El Montassir Galb'Echaouf

2021

Vidéo couleur et son

Durée : 18 min 43

Collection Frac Franche-Comté

Acquisition 2022

Abdessamad El Montassir, *Galb'Echaouf*, 2021. Collection Frac Franche-Comté © Adagp, Paris 2023.

Né en 1989 au sud du Maroc dans le Sahara occidental, Abdessamad El Montassir, aujourd'hui installé à Lons-le-Saunier, a grandi dans la ville de Boujdour. Depuis 2015, à travers ses œuvres sonores et ses films, il revient sur l'histoire de cette région et de sa tribu pour évoquer les traumatismes que l'Histoire officielle a occultés et que ceux qui les ont vécus veulent oublier.

Ainsi en est-il de son film *Galb'Echaouf*, présenté dans *Les Figures du Vide*. De 1975 à 1991, le Sahara du sud du Maroc se trouve au cœur d'un conflit qui a infligé de profondes blessures à ses habitants. S'opposant, après le départ des colons espagnols, sur la répartition du territoire, les gouvernements algérien (via le Front Polisario) et marocain s'engagent dans « une course aux nomades » afin de les installer en zone urbaine, mettant ainsi un terme à leurs modes de vie et de transmission culturelle ancestraux. « L'histoire des événements qui suivent le départ de l'administration espagnole du Sahara occidental, en 1976, est toujours restée floue. Rares sont les écrits traitant de cette période et les références aux archives lui étant relatives s'avèrent peu nombreuses dans la bibliographie ». ¹ Et ceux qui les vécurent cherchent à oublier, comme le relate le film de

1. Romain Simenel, *Bojador/Boujdour, 1975-1977 : les tribus sahariennes face au conflit*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2018, <https://books.openedition.org/pufr/21200>.

Montassir. « Je ne dirai rien, je ne peux plus en parler », dit un vieil homme assis sous sa tente. Plus loin, une femme évoque brièvement la fin de son enfance nomade en 1975, lorsqu'elle fut contrainte par les autorités de s'installer en ville. Mais des atrocités, elle ne veut rien dire, rien des gens disparus au cours d'une nuit violente qu'évoque cependant l'artiste en voix off.

S'il veut en savoir davantage, il ne lui reste qu'à se tourner vers les pierres qui jonchent le désert, qu'à « [...] demander aux ruines, au désert, au sable et aux plantes épineuses. Ils ont tout vu et tout vécu, et ils y sont restés ». ² C'est donc vers le monde minéral et végétal que l'artiste, respectueux du droit à l'oubli, se tourne pour les interroger et parmi elles, cette allégorie de la résilience qu'est le daghmous, une plante du désert marocain dont certains poèmes traditionnels sahraouis racontent qu'afin de survivre, d'abord composée de fleurs et de feuilles, elle fut contrainte de se couvrir d'épines.

De cette quête résulte un film d'une intense poésie relatant l'histoire d'une amnésie volontaire. Une tentative de retrouver des bribes de mémoire enfouies, de leur donner forme et voix, en sondant le vide abyssal du désert.

2. Extrait du film

Biographies des artistes

Robert Breer

Né en 1926 à Détroit, États-Unis
Mort en 2011 à Tucson, États-Unis

Après des études d'art à l'université de Stanford (où il obtient sa licence en 1949), Robert Breer débute une carrière de peintre. En 1949, il emménage à Paris. En 1952, il réalise son premier film, ce qui l'amène, à partir de 1959, à cesser de peindre et à créer ses premiers mutoscopes. De retour aux États-Unis, il s'installe à New York et, à partir de 1965, expose ses sculptures en mouvement à la galerie Bonino. Le prix Max Ernst lui est décerné en 1969, lors du Festival du Film de Oberhausen (Allemagne).

En 1970, il initie et co-réalise avec le groupe E.A.T le pavillon américain Pepsi pour l'Exposition Universelle d'Osaka (Japon). En 1973, il commence à enseigner le cinéma à Cooper Union, (New-York). Une première Rétrospective lui est consacrée au Whitney Museum (New-York) en 1980. En 2000, un de ses *Floats* monumentaux (acquis dès 1971) est présenté lors de l'exposition *Useless Science* dans les jardins du MoMA à New York. Une importante exposition itinérante lui rend hommage en 2011 : *Floats* au CAPC (Bordeaux) et Musée Tinguely (Bâle).

Ryoji Ikeda

Né en 1966 à Gifu, Japon
Vit et travaille à Paris, France et à Kyoto, Japon

Figure clé de la musique et de l'art électronique, le compositeur et artiste visuel japonais Ryoji Ikeda jouit d'une reconnaissance internationale. Ses œuvres ont été présentées dans les plus grands musées, théâtres et festivals à travers le monde. Parmi ses spectacles, *superposition* (2012) a tourné dans plus d'une vingtaine de lieux, notamment au Centre Pompidou (Paris), au Barbican Centre (Londres), ou au Metropolitan Museum (New York).

En 2016-2017, il crée *music for percussion*, une pièce acoustique pour l'ensemble suisse Eklekto, ainsi qu'une symphonie de drones, *A [for 100 cars]*, commandée par le Red Bull Music Academy Festival de Los Angeles. En 2019, l'Orchestre philharmonique de Los Angeles lui commande une nouvelle composition acoustique, *100 cymbals*, pour le Fluxus Festival, et il collabore avec Hiroshi Sugimoto sur une commande du Ballet de l'Opéra de Paris, *At the Hawk's Well*. En 2020, outre le focus que lui consacre le Festival Musica Strasbourg, dans lequel plusieurs de ses pièces et de nouvelles compositions acoustiques sont présentées, il collabore à la nouvelle création du chorégraphe Pontus Lindberg pour le Royal Danish Playhouse Copenhague et s'occupe de la programmation du festival de musique MODE 2020 à Londres.

Pauline Boudry / Renate Lorenz

Pauline Boudry, née en 1972 à Lausanne, Suisse
Renate Lorenz, née en 1963 à Berlin, Allemagne
Vivent et travaillent à Berlin, Allemagne

Pauline Boudry et Renate Lorenz travaillent en duo à Berlin. Depuis les années 2000, leur travail est exposé en Europe et aux États-Unis aussi bien à travers des expositions personnelles que dans des expositions collectives parmi lesquelles *Contagieux! Rapports contre la normalité* au Centre d'Art Contemporain, (Genève, 2010); *Toxic*, Laboratoires d'Aubervilliers, (2012); *Aftershow*, CAPC, (Bordeaux, 2013)... En 2019, elles représentent la Suisse à la 58^e Biennale de Venise avec *Moving Backwards*. Outre les catalogues et monographies dédiés à leur pratique artistique, Renate Lorenz publie en 2012 *Queer Art*, un essai sur l'anachronisme fécond et inhérent à l'art queer et dont le travail du duo est une manifestation exemplaire.

William Forsythe

Né en 1949 à Manhasset, États-Unis

Chorégraphe américain, William Forsythe s'est formé aux États-Unis avant de rejoindre le Ballet de Stuttgart en 1973, où il sera nommé chorégraphe résident en 1976. Il va créer des œuvres pour le Stuttgart Ensemble ainsi que de nombreux ballets à travers le monde. En 1984, il commence un mandat de vingt ans à la tête du Ballet de Francfort, où il crée certaines de ses œuvres les plus connues comme *Artifact* (1984), *Limb's Theorem* (1990), ou *Kammer/ Kammer* (2000). Après la dissolution du Ballet de Francfort en 2004, il fonde la Forsythe Company, ensemble indépendant qu'il a dirigé de 2005 à 2015. William Forsythe conçoit également des installations nommées « objets chorégraphiques » comme *City of Abstracts* (2000), *The Fact of Matter* (2009), *Everywhere and Nowhere at the Same Time n°2* (2013), présentées dans de nombreux musées – Whitney Biennial (New York, 1997), Festival d'Avignon (2005, 2011), Musée du Louvre (Paris, 2006), MoMA (New York) ou Biennale de Venise. En collaboration avec des spécialistes des médias, Forsythe a développé des outils de recherche chorégraphiques, comme les *Improvisation technologies* en 1994 ou les *Synchronous Objects*, partition digitale en ligne de sa pièce *One Flat Thing, reproduced*. Ses œuvres figurent au répertoire des plus grands ballets internationaux.

Anne Rochat

Née en 1982 dans la vallée de Joux, Suisse
Vit et travaille à Berlin, Allemagne

Diplômée de l'ECAL en 2008, Anne Rochat est une artiste suisse dont le médium de prédilection est la performance. Depuis 2018, elle enseigne à l'EDHEA (École de design et Haute école d'art du Valais) à Sierre où elle est responsable de l'Unité performance. Elle a exposé son travail dans des festivals (Lausanne, Genève, Berne, Birmingham, Göteborg, Istanbul, etc.), des biennales (Shanghai, Maputo), des musées et des centres d'art (Pékin, Chengdu, Bâle, Paris, Berlin, etc.). Lauréate du Prix culturel Manor Vaud 2020, elle a exposé au MCBA à Lausanne en 2020-2021.

Susanna Fritscher

Née en 1960 à Vienne, Autriche
Vit et travaille à Montreuil, France

Le travail de Susanna Fritscher vise à renouveler la perception de certains espaces, à travers des œuvres interagissant subtilement avec l'architecture. Son travail est exposé en France et à l'étranger au sein d'expositions personnelles : *Interference*, Pulse, Le Forum, Ginza Maison Hermès, (Tokyo, 2023); *Frémissements*, Centre Pompidou, (Metz, 2020); *Für die Luft (Rien que l'air)*, Louvre (Abu Dhabi, 2019); *Scan / the eyes*, EAC, Contemporary Art Space, (Montevideo, 2019); *De l'air, de la lumière et du temps*, Musée d'Art de (Nantes, 2017); *Capture*, Espace de l'Art Concret, (Mouans-Sartoux, 2015); *Promenade blanche / Weisse Reise*, Frac Franche-Comté, (Besançon, 2014)... mais aussi collectives : *Open to the Sky*, dans le cadre de l'exposition *Fragilités*, Galerie Rudolfinum (Prague, 2022); *Simple formes: contemplating beauty*, Mori Art Museum, (Tokyo, 2014); *Formes Simples*, Centre Pompidou, (Metz, 2015)... Depuis 2004, elle intervient dans le cadre de réalisations architecturales. En 2017, elle participe à la Biennale de Lyon, *Mondes Flottants*. En 2020, elle est sélectionnée pour créer une œuvre dans l'une des gares du Grand Paris et réalise une installation monumentale dans la gare de Saint-Maur-Créteil.

Georgina Starr

Née en 1968 à Leeds, Royaume-Uni
Vit et travaille à Londres, Royaume-Uni

Membre des Young British Artists dans les années 1990, Georgina Starr a d'abord étudié la céramique et la sculpture à la Slade School of Art de Londres et à la Rijksakademie van Beeldende Kunst d'Amsterdam, avant de se consacrer à des installations à grande échelle intégrant la vidéo, le son et la performance. Elle a exposé au sein de nombreuses galeries et musées au Royaume-Uni et à l'étranger aussi bien à travers des expositions collectives que des expositions personnelles, parmi les plus récentes : *Sixty Years*, Tate Britain, (Londres, 2019-2020); *Re-Collections*, Site Gallery, (Sheffield, 2019); *The Eternal Ear*, Matera Alberga, (Sextantio La Grotte della Civita, 2019); *Big V*, Centre for Audio Visual Experimentation, (Leeds, 2019); *Moment Memory Monument*, Palazzo Reale, (Milan, 2017); *Hello. Come here. I want you*, Frac Franche-Comté, (Besançon, 2017).

Esther Ferrer

Née en 1937 à San Sebastián, Espagne
Vit et travaille à Paris, France

Esther Ferrer pratique la performance depuis les années 1960, seule ou avec le groupe ZAJ (avec Juan Hidalgo et Walter Marchetti). Dans l'Espagne du début des années 60, elle fonde avec le peintre José Antonio Sistiaga le premier Atelier de Libre Expression. À partir des années 70, elle consacre une partie de son activité aux arts plastiques : photographies retravaillées, installations, etc. En 1999, elle représente l'Espagne à la Biennale de Venise. En tant que performeuse elle participe à des festivals partout en Europe ainsi qu'au Canada, Japon, Thaïlande, Corée, Cuba, Mexique, États-Unis et donne des

séminaires sur la performance dans des universités du monde entier. Son travail a été exposé au sein de plusieurs expositions personnelles : *Todas las variaciones son válidas incluida esta*, Museo Reina Sofía, (Madrid, 2017); *Face B. Image / Autoportrait*, Mac Val (Vitry-sur-Seine, 2014); *(face A) Le chemin se fait en marchant*, Frac Bretagne, (Renne, 2013); mais aussi collectives : *Parisiennes citoyennes!* Musée Carnavalet, (Paris, 2022); *Paris mon amour*, ART Paris – Grand Palais, (Paris, 2018); *Acción, una Historia provisional de los 90*, MACBA, (Barcelone, 2018); *La Répétition*, Frac Franche-Comté, (Besançon, 2015).

La Ribot

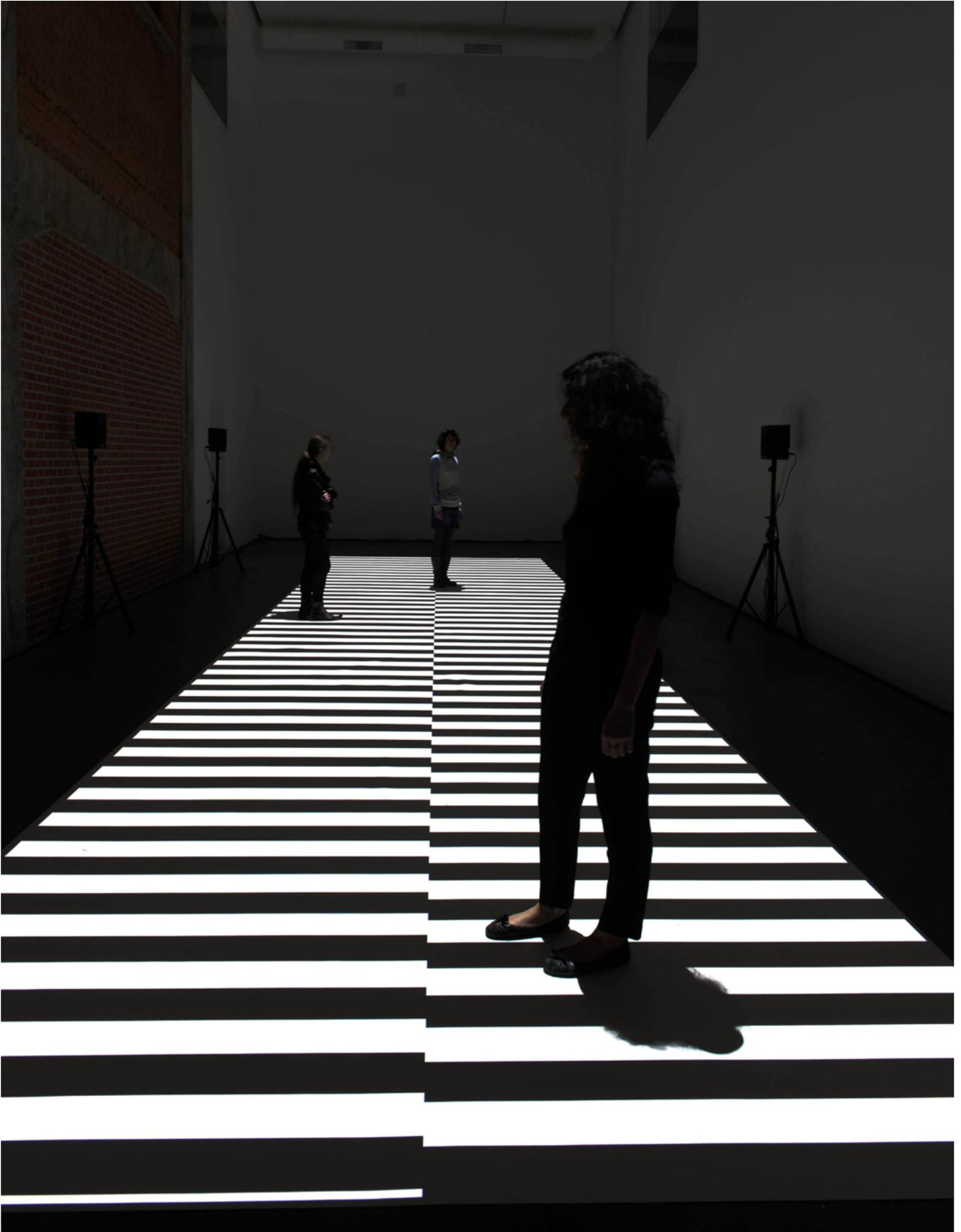
Née en 1962 à Madrid, Espagne
Vit et travaille à Genève, Suisse

María Ribot Manzano commence par se former à la danse classique au milieu des années 1970 à Madrid. Rapidement critique des conventions du ballet, elle poursuit son éducation en danse contemporaine en France, en Allemagne et aux États-Unis avant de fonder, à son retour à Madrid en 1986, *Bocanada Danza* avec la chorégraphe Blanca Calvo. Elle signe pour la première fois en 1991, sous le nom de La Ribot, une pièce chargée d'humour et d'autodérision qui revêt une place séminale dans son œuvre : *Soccoro! Gloria!* En 1993, elle dévoile *13 Piezas distinguidas*, sa première série de *Pièces distinguées*. En 1995, elle fonde l'association UVI-La Inesperada pour réunir les projets de recherche et autres ateliers sur la danse la plus avant-gardiste. Nominée au Paul Hamlyn Foundation Award des arts plastiques en 1998, elle présente en 2003 son « Panoramix » à Londres, Madrid et Paris. Depuis 2004, elle vit, travaille et enseigne à Genève où elle a fondé sa compagnie, La Ribot-Genève. Après avoir inscrit sa carrière dans une projection internationale, elle ouvre depuis 2008 son travail à d'autres formes de rencontres artistiques en collaboration avec la chorégraphe française Mathilde Monnier, ou encore dans une vidéo réalisée avec Cristina Hoyó.

Abdessamad El Montassir

Né en 1989 à Boujdour, Maroc
Vit et travaille entre Rabat, Boujdour et Lons-le-Saunier, Maroc et France

Abdessamad El Montassir est diplômé de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, ainsi que du master Production artistique et éducation esthétique de l'École Normale Supérieure de Meknès. Il a participé à plusieurs expositions nationales et internationales, parmi lesquelles *Quand je n'aurai plus de feuille, j'écrirai sur le blanc de l'œil*, Villa du Parc (Annemasse, 2022); *Ce qui s'oublie et ce qui reste*, Musée National de l'Histoire de l'Immigration (Paris, 2021); *Demain c'est seulement dans un jour*, Jeu de Paume Lab (Paris, 2021); *Chroniques*, biennale des imaginaires numériques, (Aix-Marseille, 2021); *Leave No Stone Unturned*, Le Cube - independent art room (Rabat, 2019); *Invisible*, 13^e biennale de l'Art africain contemporain (Dakar, 2018) et ifa-Galerie (Berlin, 2018); *De liens et d'exils*, Villa Empain - Fondation Boghosian (Bruxelles, 2018); *Saout Africa(s)*, documenta 14 à SAVVY Contemporary (Berlin, 2017)... Il est lauréat de l'Aide Individuelle à la Création par la DRAC Bourgogne-Franche-Comté et du Documentary Program par The Arab Fund for Arts and Culture.



Ryoji Ikeda, *test pattern* [n°4], 2013, Photo: Blaise Adillon.